Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 17

Artikel: Yves Yersin : "Je ne crois pas que la voie scolaire occupe une place suprême..."

Autor: Yersin, Yves / Wolf, Rafael

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932779

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

néma dispose des équipements techniques nécessaires aux différentes étapes de réalisation de films de divers types en formats 16 mm et vidéo.

Chaque année, six étudiants sont sélectionnés parmi des candidats qui doivent avoir suivi une année propédeutique à l'Ecal ou une formation équivalente. Les études durent quatre ans, pendant lesquels sont proposés des ateliers tant pratiques que théoriques. Des intervenants extérieurs, (cinéastes, scénaristes, techniciens, historiens du cinéma…), contribuent à élargir le programme. Au fil des années, l'autonomie des étudiants s'accroît jusqu'au travail de diplôme: la réalisation d'un court métrage de fiction ou documentaire. L'école offre à l'évidence une véritable formation technique de degré professionnel, dont témoignent la plupart des œuvres qui y sont conçues. De nombreux films de diplôme ont ainsi été récompensés dans des festivals suisses et internationaux.

La voie documentaire

Une enquête menée par l'Ecal en 1998 a montré que la majorité des 35 étudiants ayant alors achevé leur formation (six volées depuis 1988) avaient trouvé du travail dans différents secteurs de la production audiovisuelle en Suisse et à l'étranger. Pour la plupart, la réalisation n'est pas une profession exclusive, mais élargie à d'autres activités: production, assistanat ou encore technique. Cette polyvalence est considérée par l'école elle-même comme une preuve de l'efficacité de sa politique de formation. Parmi les anciens élèves du Davi, on trouve plusieurs cinéastes romands et alémaniques dont les films ont connu une réelle notoriété, comme Jean-Stéphane Bron, Jeanne Berthoud, Thomas Thümena, Fulvio Bernasconi ou Christian Davi. Tous sont, pour l'instant, spécialisés dans le documentaire. Peut-être faut-il y voir une confirmation de la démarche particulière de l'école lausannoise, qui s'est toujours inscrite en faux contre l'hégémonie du long métrage de fiction. ■

Ecole cantonale d'art de Lausanne (Ecal). Département cinéma (Deci), rue de l'Industrie 46, 1030 Bussigny. Tél. 021 702 92 22, fax 021 702 92 09.

Pierre Keller

Pierre Keller: «Le cinéma, c'est aussi le *clip*, l'animation et beaucoup d'autres possibilités…»

Pierre Keller, actuel directeur de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne, a fait ses études dans cette même institution. Artiste conceptuel, il est l'ami de nombreuses personnalités du monde artistique. Ce dont il a toujours fait profiter ses étudiants.

Propos recueillis par Rafael Wolf

Entre la voie autodidacte et la voie scolaire, que choisir aujourd'hui?

La voie autodidacte n'est pas simple. Pour ceux qui commencent tout seul, c'est difficile pour des raisons matérielles. Cela dit, je trouve très bien qu'il y ait plusieurs voies. Je ne suis même pas sûr qu'il y ait une prédominance de l'une sur l'autre. Mais il est clair que la voie scolaire est particulièrement pratique.

Pourquoi avoir plusieurs écoles de cinéma en Suisse, sachant que le marché y est aussi restreint?

D'abord nous avons trois langues en Suisse et c'est bien qu'il y ait une école en allemand et au moins une en français. La nôtre a maintenant le statut HES, comme Zurich. Elle se différencie de Genève, car elle a une structure plus proche d'une école des métiers. A Genève, on enseigne un artisanat.

Une fusion des deux départements en Suisse romande est-elle envisageable?

Je n'en ai jamais entendu parler. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'à l'Ecal, on gardera toujours un Département cinéma, car le cinéma c'est aussi le clip, l'animation et encore beaucoup d'autres possibilités. Je n'ai aucun contact avec l'Esav parce qu'ils cultivent là-bas un cinéma artistique et nous un cinéma plus professionnel. Mais encore une fois, on se complète.

Pourquoi avoir renommé le Département audiovisuel (Davi), Département cinéma (Deci)?

Parce que le cinéma fait partie de la communication visuelle.

Que répondez-vous à ceux qui vous accusent de vouloir casser le Département cinéma pour le ramener dans une logique de graphisme?

Vous savez, j'essaie de mettre de l'ordre dans la maison. Jusqu'ici, je ne me suis pas beaucoup occupé du Département cinéma. Mais dès 2001, je vais plus le prendre en charge. Je vais changer l'encadrement, engager de nouvelles personnes. Tout ce que je souhaite, c'est rendre ce département plus transversal, plus ouvert. Faire venir des intervenants extérieurs, pas seulement locaux mais d'envergure internationale, comme Kiarostami, que je voulais depuis longtemps et que j'ai enfin réussi à faire venir pour un atelier. Pour l'avenir, il faut rendre le département plus souple.

Quelle serait l'école idéale selon vous?

Il y a des grandes écoles, à Paris, Bruxelles. Je pense que l'école idéale est celle où l'on peut faire toutes les expériences que l'on veut avec des intervenants d'envergure. Une école qui permet d'orienter son travail selon ses projets. ■

Yves Yersin: «Je ne crois pas que la voie scolaire occupe une place suprême…»

Réalisateur des mythiques «Petites fugues» (1979), Yves Yersin, 58 ans, s'est ensuite spécialisé dans la formation. A son initiative, tant le Département audiovisuel de l'Ecole cantonale d'art que Focal, Fondation pour la formation continue du cinéma et de l'audiovisuel, ont vu le jour.

Propos recueillis par Rafael Wolf

Dans quelles conditions avez-vous créé le Davi en 1988?

Le terrain était complètement vierge. Dès 1986, on a d'abord donné des cours à options à l'Ecal, ce qui nous a permis de développer un propos pédagogique cohérent. En 1988, nous l'avons appliqué avec le Davi. J'avais beaucoup suivi ce qui se passait dans les autres écoles suisses et étrangères. Avec le Davi, on a proposé une formation originale. Il s'agissait de faire prendre conscience aux étudiants des éléments constitutifs du cinéma: le son, la lumière, l'espace, le temps et la construction du discours.

Considérez-vous, ces dernières années, que la voie scolaire est trop favorisée, au détriment de la voie autodidacte?

Non. Je ne crois pas que la voie scolaire occupe une place suprême. Trois écoles forment chacune quatre à six étudiants par année. Les écoles étrangères et la voie autodidacte se chargent de former les autres. Par ailleurs, la voie autodidacte est soutenue par des aides aux stages de formation. Elles permettent aux producteurs de prendre des stagiaires sur leurs films. La personne qui choisit cette voie peut entrer en relation avec des équipes et entrer dans le système.

Quelles sont les différences entre ces deux voies?

La voie autodidacte, qui est la mienne, apporte une connaissance accrue des problèmes pratiques posés par la réalisation et le travail en équipe. Elle aide à mieux maîtriser des outils dans leur application. C'est un apprentissage plus pragmatique, plus concret. Pour la voie scolaire, tout dépend de la manière dont l'école est pensée. Pour le Davi, je me suis beaucoup occupé de dé-

finir une formation axée sur la réalité helvétique. Les réalisateurs diplômés de cette école ont acquis de très bonnes connaissances techniques, ils sont autonomes et peuvent rapidement s'intégrer dans les équipes. Cela leur permet de trouver du travail.

A quoi servent plusieurs écoles en Suisse, alors que le marché est restreint et dominé par la télévision ?

Bien sûr, la télévision prend de plus en plus de place comme employeur, mais on a vu beaucoup d'étudiants travailler sur des films. A l'époque, j'ai proposé des groupements nationaux. Je pense que l'échange entre Alémaniques et Romands est fondamental. Les Suisses romands auraient intérêt à aller étudier à Zurich et il est clair que les Alémaniques apportent beaucoup aux écoles romandes. Grâce aux écoles de Zurich et Genève, il existe une alternative à Lausanne. L'étudiant apprend là-bas de manière plus autodidacte. Mais il faut lutter contre une attirance romantique pour le cinéma de fiction, dans laquelle beaucoup d'étudiants se cantonnent. Le rôle d'une école peut être de donner un vrai goût du documentaire. J'ai d'ailleurs vu des étudiants du Davi qui rêvaient de fiction et qui se sont découvert durant leurs études une passion pour le documentaire. Le documentaire est une spécificité en Suisse. Il ne faudrait pas l'oublier.

Par rapport à vos intentions initiales, quel bilan tirez-vous de ce qu'est devenu le Davi ?

Je n'ai pas pu développer au Davi tout ce que je voulais, parce que je me suis heurté à des problèmes, pénibles, de hiérarchie. Je trouve que l'école met trop vite des gens sur le marché, ils travaillent comme assistants et s'aperçoivent qu'on peut gagner sa vie comme ça. Du coup, ils ne construisent pas une œuvre de réalisateur. Je pense que le Davi aurait pu jouer un rôle important dans ce domaine en créant une sorte d'entreprise «junior». Une zone grise où les étudiants, dans une structure rattachée à l'Ecal, auraient réalisé toutes sortes de films. J'ai beaucoup travaillé sur ce projet en 1992-1993. Ce système aurait permis aux diplômés de pouvoir gagner leur vie avec ça et à l'école de gagner également des sous en louant son matériel. C'était une expérience fructueuse.

Quel est votre regard sur la politique actuelle de l'Ecal ?

J'en sais très peu. Je crois que le Davi souffre d'une absence d'objectifs: quel métier on essaie d'enseigner et avec quels moyens pédagogiques? On affaiblit le cinéma en ouvrant la formation aux arts visuels. De fait, on ne sait plus très bien à quoi l'on se forme. ■

Yves Yersin

Angela Rohrer, étudiante à la Hgkz

Hgkz de Zurich: une formation complète

Convertir, en quatre ans, des jeunes gens en cinéastes complets, telle est l'ambition affichée par le Département film/vidéo de la Haute école d'art de Zurich. Depuis 1992, plus de trente étudiants ont obtenu le diplôme de la section film de l'ancienne Ecole des arts et métiers.

Par Vinzenz Hediger

Le domaine de l'enseignement est l'une des rares interfaces qui relient le cinéma suisse à son passé. A la fin des années 60, celle qui se nommait encore l'Ecole des arts et métiers de Zurich proposait un cours consacré au cinéma dont l'objectif était de transmettre aux jeunes cinéastes les bases du métier. Le réalisateur Kurt Früh et le monteur Hans Heinrich Egger en assumaient la direction et des Markus Imhoof, Jacqueline Veuve, Fredi M. Murer ou Clemens Klopfenstein l'ont fréquentée.

Le prestige de ces noms a beau être ce qu'il est aujourd'hui, il a fallu encore attendre vingt-cinq ans pour que soit instauré un véritable cursus consacré à la création cinématographique. Le Département film/vidéo a commencé ses activités en 1992, sous l'égide de Margit Eschenbach, spécialiste confirmée du son. Plus de cent candidats se bousculèrent au portillon, mais seuls seize d'entre eux furent admis.

Le cinéma d'auteur comme référence

Initialement conçue sur cinq ans avant d'être ramenée à quatre, la formation, assurée par des professeurs permanents ou invités, aborde les divers domaines de la production cinématographique. Aujourd'hui comme hier, le modèle de référence reste le cinéma d'auteur. Les étudiants reçoivent une formation complète et quittent l'école en possession d'un savoir-faire de généraliste. De multiples débouchés dans les domaines du cinéma et des médias leur sont ainsi accessibles.

La formation débute par trois semestres d'enseignement fondamental, réparti en divers cours d'introduction qui ne négligent pas les aspects historiques et théoriques. Suivent cinq semestres d'approfondissement, durant lesquels les étudiants sont mis dans les conditions réelles de production par l'intermédiaire d'exercices et de premières réalisations personnelles. Voilà de quoi faire taire les critiques du début, lorsque certains observateurs extérieurs criaient haut et fort que les écoles de cinéma ne diffusaient qu'un savoir standardisé et formel.

Du cinéma d'art au film populaire

«La liberté d'expérimenter doit être une caractéristique fondamentale de toute formation aux métiers du cinéma» rappelle Bernhard Lehner qui, en qualité de monteur, a participé à de nombreuses productions suisses (fictions et documentaires) et qui est, aujourd'hui, chargé de cours au Département film/vidéo. Même si les travaux de fin d'études des élèves zurichois s'inspirent plus souvent des formes du cinéma populaire que des traditions du film d'art et d'essai européen, le phénomène tient moins à l'orientation prise ▸